

giques ; puis, quand le rideau est tombé, l'auditoire ému, terrifié ou ravi, mais toujours enthousiaste, a applaudi Shakespeare, l'a couvert de roses, l'a proclamé le prince des poètes, le roi de la tragédie, enfin l'a fait immortel. Le dieu Shakespeare, "au visage plein, aux joues tombantes, au double menton, l'air bon vivant, l'allure un peu trop Falstaff," riant aussi dans ses barbes, n'a jamais manqué de venir saluer, cueillir ses couronnes, remercier pour tant d'honneurs, tant de gloire... et, ceci dure depuis trois cents ans !

Or, un Américain, qui se doutait bien un peu de quelque chose, a voulu en avoir le cœur net. Ayant réussi à se glisser dans la coulisse, il s'est jeté sur le grand dramaturge et lui a arraché son masque. Mais ô surprise ! ô stupéfaction ! il s'est trouvé face à face avec l'illustre Francis Bacon.

C'était Bacon, en effet, qui sous le masque et le manteau de Shakespeare, composait et écrivait ces drames uniques dans la littérature.

Ce n'est pas un conte à la façon d'Alphonse Allais, c'est de l'histoire. L'émotion passée, l'auteur de ce coup hardi s'est empressé de venir communiquer aux Littérateurs son épatante découverte, dans un volume intitulé : *The Cipher in the Plays and on the Tombstone*.

D'abord, M. Donnelly n'est pas le premier venu. Il est honorablement connu comme auteur, orateur, politique. Ses livres comme ses conférences ont d'ailleurs exercé non seulement sur les Etats-Unis mais sur l'Angleterre une fascination singulière. Les œuvres de Shakespeare sont pour lui comme un ABC ; les écrivains du siècle d'Elisabeth, comme ceux du siècle de la reine Anne, lui sont tous familiers. Il a fouillé dans les bibliothèques du monde entier, ou à peu près.

Depuis trente ans que, penché sur tous ces vieux bouquins, il en scrute le texte, le sonde, le passe au laminoir pour lui ravir son secret—car il était convaincu qu'il en contenait un—il en a depuis découvert des milliers.

"Comme une éponge dans un vase aspire toute l'eau qu'elle peut contenir", M. Donnelly aspirait tout ce qu'il y avait pour lui d'utile, d'important, d'inconnu, de mystérieux dans ces anciens livres et manuscrits.

Grâce au flambeau de sa vaste intelligence, flambeau que le vent des contradictions, des objections, du ridicule même a fait parfois vaciller mais jamais s'éteindre, l'auteur s'est engagé tout seul dans l'inextricable labyrinthe de la vie et des écrits du poète anglais et de ses contemporains, jalonnant sa route d'étape en étape par la publication d'ouvrages tels que : *The Great Cryptogram, Ben Jonson's Cipher*, pour tenir les savants au courant de ses découvertes progressives.

Enfin, il sort du souterrain, plus radieux qu'Aladin, vieilli par les années il est vrai, mais la figure toute rayonnante par la découverte historique qu'il a faite.

Il peut éteindre sa veilleuse, fermer ses vieux manuscrits et dire : *eureka*, "j'ai la clef des trésors enfouis, le sphinx a parlé, Shakespeare n'est pas Shakespeare, je le démontre clairement dans mon dernier livre."

Et le dix-neuvième siècle, avant d'aller comparaître devant le Roi immortel des siècles qui est aussi le Dieu de toute vérité, aura une erreur et un mensonge historique de moins sur la conscience.

Shakespeare, l'acteur du théâtre *Curtain*, ne prit aucun soin de ses œuvres, il n'y attacha pas même son nom et ne se donna jamais la peine de les recueillir ni de les imprimer. Ce fait seul avait jeté la défiance dans l'esprit de Charles Dickens qui ne put s'empêcher d'écrire : "La vie de Shakespeare est tout un mystère et je tremble qu'il ne se fasse, tôt ou tard, quelque découverte."

M. Donnelly démontre dans son ouvrage *The Cipher* etc, que du vivant même de Shakespeare, il y avait des doutes qu'il fût l'auteur de ces drames si remarquables, à une époque où la littérature anglaise n'était encore qu'au berceau : mais faute de preuves, l'obscur comédien jouit d'une gloire que trois siècles ont consacrée et déclarée inamissible.

De nos jours, M. Gladstone, le grand vieillard, re-

gardait la controverse Shakespeare versus Bacon, comme très sérieuse.

Mais l'honneur de la découverte du vrai auteur de ces Drames, et des preuves convaincantes, mathématiques (car c'est au moyen des mathématiques que cette vérité historique a été obtenue) revient à M. Donnelly, l'infatigable écrivain qui trouve le temps d'étudier, de chercher, d'écrire, d'éditer, de donner des conférences en Europe comme en Amérique, de se jeter dans la politique, de représenter le peuple au Congrès, au Sénat ; de gouverner l'Etat, de manier les armes, d'organiser des régiments, de verser aussi généreusement son sang pour le pays que son encre pour le parti qu'il représente à l'heure qu'il est. Le Minnesota n'a pas dit le dernier mot au sujet de son digne fils et lui confiera peut-être, un jour, ses nobles destinées. Ce sera, à coup sûr, un honneur réciproque et un triomphe pour les Belles-Lettres.

Dans notre beau Canada, il y a beaucoup de jeunes Latins de vrai talent qui ferment leurs livres, brisent leur plume, pour se jeter dans la gueule de ce monstre qu'on appelle la politique. Et quand je leur demande de cultiver les Lettres, les Sciences, les Arts, et qu'ils me répondent qu'ils n'en ont pas le temps, que la politique absorbe tous les instants de leur vie, j'ai bien le droit de leur montrer l'intrépide homme d'Etat et de Lettres du Minnesota, qui leur prouve que les deux ne sont pas incompatibles, qu'on trouve du temps pour tout quand on sait et qu'on veut travailler.

*Quod isti et iste, cur non ego ?* se disait saint Augustin. Puisque ceux-ci et celles-ci ont réussi, pourquoi ne réussirais-je pas, devraient se dire, en regardant ces modèles d'activité intellectuelle, tous les jeunes Canadiens de talent qui sentent en eux la vocation sacrée des Belles-Lettres, des Sciences et des Beaux-Arts.

Revenons à nos moutons.

Dans un coin désert d'une obscure église à Stratford-sur-Avon, en Angleterre, il y a une pierre tombale qui porte l'étrange inscription suivante en lettres majuscules et minuscules :

*Good Friend for Jesus SA.KE forbear  
To diGG T-E Dust Enco-Ased HE.RE.  
Blese be T-E Man Yt Spares T-Es Stones  
And curst be He Yt moves my Bones.*

Traduction :

*Bon ami, pour l'amour de Jésus,  
Ne déterre pas les cendres enfermées ici.  
Béni soit l'homme qui respecte les tombeaux  
Et maudit soit celui qui touche à mes os.*

C'est là que git Shakespeare.

Cette inscription sur sa tombe, en grandes et petites lettres, avec une ponctuation si étrange, contient une cryptographie, ou une écriture secrète qui peut se lire au moyen d'un alphabet inventé par sir Francis Bacon, lorsqu'il était étudiant à Paris, et décrit tout au long dans son livre *De Argumentis*.

Mais, se demandera le lecteur, comment M. Donnelly est-il parvenu à découvrir qu'il y avait une espèce d'anagramme, ou en d'autres termes plus exacts, une inscription secrète dans l'épithaphe de Shakespeare ?

Eh bien ! voici. L'auteur, dont la perspicacité d'esprit atteint les limites données à un simple mortel, a commencé par chercher s'il n'y aurait pas quelques relations entre l'emploi apparemment confus des lettres capitales et minuscules de l'épithaphe. Il acquit la certitude que pareil mélange de lettres n'était pas dû à l'ignorance d'un tailleur de pierre chrétien qui aurait écrit *SAKE* en lettres capitales et *Jésus*, précédant immédiatement, en lettres minuscules. Tous les traits-d'union, les parenthèses, ne sont pas des accidents ni des fautes du typographe ou du sculpteur mais bien des points de départ pour l'application d'un Alphabet secret inventé par sir Francis Bacon.

Et l'application de cet alphabet à la curieuse inscription, que donne-t-elle comme résultat ?

Elle donne l'étrange sentence suivante : " Francis Bacon a écrit les drames de Green, de Marlowe et de Shakespeare."

\* \*

Il m'est impossible de démontrer dans cet article,

comment fonctionne l'alphabet, quand l'auteur prend quatre-vingt-neuf pages pour expliquer sa méthode.

Mais quiconque lit ce volume, demeure convaincu que pareille découverte quelque étonnante qu'elle soit par son ingénuité, ne peut pas être le résultat du hasard, ni celui de la possibilité, ou de la probabilité, mais bien de l'application de l'alphabet en question, inventé et inséré dans cette inscription funéraire par le plus grand génie qui soit apparu sur l'isle des Angles : Francis Bacon.

Et, en face d'une révélation si inattendue qui met à nu Shakespeare, dont le "plumage ne se rapporte pas au ramage," je ne sais qui admirer le plus, ou du philosophe et littérateur, naturaliste, politique du règne d'Elisabeth qui conçut et exécuta cette cruelle mystification, ou le littérateur minnesotain qui l'a suspectée, cherchée pendant trente ans, trouvée, déchiffrée et révélée au monde savant.

Sous le règne d'Henri VIII, d'Elisabeth et de Jacques Ier, les lettres cryptographiques étaient devenues nécessaires à cause du système d'espionnage organisé par ces tristes têtes couronnées.

Aujourd'hui aussi, dans la Diplomatie, les correspondances secrètes sont le plus souvent écrites en chiffres, c'est-à-dire en caractères numériques ou autres, auxquels on a donné une signification arbitraire. La clef du chiffre est l'alphabet dont on est convenu, et qui sert, soit à chiffrer, soit à déchiffrer les dépêches secrètes. Un chiffre à simple clef est celui dans lequel on se sert-toujours d'une même figure pour écrire une même lettre. Un chiffre à double clef, celui où l'on change d'alphabet à chaque mot.

On emploie aussi des nulles, c'est-à-dire des syllabes ou des phrases insignifiantes, entremêlées aux caractères significatifs, et quelquefois une grille ; c'est un carton bizarrement découpé à jour, qui, posé sur la missive au juste point, ne laisse apparents que les caractères nécessaires, et masque tous ceux de pur remplissage qui ont été ajoutés par l'expéditeur après qu'il a écrit, au moyen d'une même grille, les caractères essentiels.

EM.-B. GAUVREAU.

La fin au prochain numéro

## VUE GÉNÉRALE DE BLOEMFONTEIN

(Voir gravure)

Depuis quelques jours, le général Roberts se trouve à Bloemfontein, la capitale de l'Etat Libre d'Orange.

Au point de vue des opérations stratégiques, cette occupation n'est d'aucune importance ; la prise de Bloemfontein par les Anglais était considérée comme éventualité probable par le Président Steyn qui avait déjà, avant la capitulation de Cronje, fait transporter les archives à Kronstadt.

A Londres, cependant, on considère ce succès de l'armée anglaise comme un des incidents décisifs de la campagne Sud-Africaine. Attendons-nous à d'autres événements, avant que la soumission des Boers soit officiellement proclamée.

Bloemfontein est une ville très coquette à cause des nombreux jardinets dont les habitations sont presque toutes précédées ou entourées. Elle s'élève à 1370 mètres au-dessus du niveau de la mer, et comptait, lors du recensement de 1892, une population de 5817 habitants, dont 3115 appartenant à la race blanche.

Le palais présidentiel dont nous donnons une vue est le bâtiment le plus imposant de la ville ; sa construction a coûté 200,000 francs.

Au lieu du président Steyn, c'est le général Roberts qui s'y trouve installé pour le moment... et peut-être pour longtemps.

Les hommes ne se consolent pas du premier amour ni les femmes du dernier.—J. J. WEISS.

Il est plus d'une femme qui, par son dévouement et son courage, serait général... s'il était d'usage d'illustrer les victoires remportées aux luttes de la vie.—

ULLA.